

Et Mme Morel, qui, d'habitude, s'embarrassait facilement en parlant, s'exprimait aujourd'hui sans une hésitation, trouvant tout de suite la parole juste pour dire ce qu'elle voulait. Elle continuait :

— J'ai porté un enfant dans mon sein, un être qui eût été beau et bon comme toi... un ange, dont la tombe est en Angleterre !

— J'ai eu un frère ?

— Ah ! que cela me fait du bien de t'entendre dire cela !... Non Gilbert ; mais comprends bien : c'est toi même qui es ce frère ! C'est toi qui m'as consolée de tout, qui m'as rattachée à la vie, toi qui, sans être sorti de mes entrailles, a été mon fils !...

— Mère adorée ! Toujours, toujours tu seras ma mère.

Il se jetait dans ses bras, l'étreignait follement ; et, toute oppressée, elle murmura avec un regard vers son mari.

— Achève, toi ! Je ne saurais plus lui dire qu'une seule chose, c'est que j'ai passé ma vie à l'adorer.

— Tu pourrais dire, femme, que nous avons passé notre vie... Mais les mères s'imaginent que personne ne sait aimer comme elles.

M. Morel se secoua un peu ; et, se raidissant contre son émotion :

— Dans cette aventure, qui a fait le bonheur de notre vie, tout nous favorisa, Gilbert. Dieu avait certainement préparé les choses pour qu'elles se passent ainsi.

Il y eut un moment de silence.

Gilbert fixait un regard égaré sur M. Morel.

Celui-ci, après avoir un peu réfléchi, commença.

— Nous étions donc en Angleterre lorsque ton frère... lorsque notre enfant mourut. Comme nous n'avions plus de famille ni l'un ni l'autre, et fort peu d'amis, nous jugeâmes inutile d'envoyer des lettres de faire part. Nous étions alors si dénués d'argent que nous ne pûmes faire transporter le corps du pauvre petit être en France ; nous remîmes ce soin à plus tard... Je fus obligé de continuer mon métier quelques jours, j'avais des engagements... Quand j'eus amassé un peu d'argent, je ramenai ma femme en France et l'installai à la campagne, près de Paris ; elle n'avait pas encore la force de revenir dans l'appartement où se trouvaient toutes les petites choses de son fils... Moi, je repartis pour la saison des bains de mer.

Car, à cette époque, je gagnais surtout ma vie sur les plages bretonnes et normandes.

Et, le lendemain même, au Tréport, je te vis au milieu d'un bal d'enfants. Tu étais si beau, tu me rappelais si bien mon fils, que je mourais d'envie de t'embrasser.

Le bal terminé, personne ne se trouva là pour te reprendre. Ah ! il me semble que je te vois encore lors que, après t'avoir embrassé, je t'élevai au-dessus de ma tête en demandant :

— A qui est ce beau bébé ?

Personne ne répondit.

— A qui est ce beau bébé ? demandai-je une seconde fois.

Personne encore ne répondit.

Le maire, alors te recueillit et annonça qu'il te garderait jusqu'au moment où tes parents seraient retrouvés. Quand la nuit vint, personne ne t'avait réclamé...

Tu étais abandonné !

Je ne dormis pas de cette nuit ; un désir fou avait germé dans mon âme ; puisque ta famille ne voulait plus de toi, pourquoi ne nous substituerions-nous pas à ta famille.

— Ce jour-là, tu es devenu bien réellement mon père ! s'écria Gilbert qui comprenait enfin.

M. Morel continuait, tout heureux :

— Vers le matin, je sortis de mon hôtel. Dans les rues, à part un individu dont je te parlerai plus tard, personne ne me rencontra... Cet individu, même, se croyant observé par moi, disparut quelques instants après... Dans mon métier, on devient habile à tout : j'escaladai un mur qui me permettait d'entrer dans le jardin du maire, j'aurais pu me faire arrêter comme voleur.

Je fis jouer les serrures, sans même songer au danger que je courais... Tu dormais... Je réussis à t'enlever de ton lit sans t'éveiller ; je m'y prenais si doucement !... En ce moment, j'entendis remuer dans une chambre voisine : j'ouvris la fenêtre et sautai du premier étage ; te serrant contre mon cœur... Tu étais à moi !

Tu étais mon fils !...

Je n'avais pas voulu toucher à tes vêtements, je possédais dans ma malle un costume de mon fils ; quand tu t'éveillais, le lendemain, caché au fond de mon lit, je te donnai ce vêtement... Tu m'aimais déjà, je t'avais plu la veille ; tu ne fis aucune difficulté pour demeurer dans ma chambre.

Oui, tu me souriais, tu m'emplissais bien vite le cœur.

Je pus préparer ma voiture pour Dieppe ; à cette époque le chemin de fer n'existait pas, et je te descendis comme un grand paquet en te disant que c'était pour jouer.

Pendant tout le voyage, je te dissimulai dans la voiture ; et, une fois à Dieppe, je déclarai, au Casino, qu'une dépêche de ma femme me rappelait à Paris. Et je partis avec toi, en te disant que je te ramenais à ta maman.

— Ah ! quand je vous vis arriver tous les deux, s'écria Mme Morel, je faillis mourir de joie... Je n'avais pas eu besoin d'un mot d'explication, j'avais compris tout de suite l'acte désespéré de ton père... Et tu fus si doux, si gentil, que je te donnai aussitôt tout mon amour. Et c'est ainsi que tu es devenu notre fils !

— Et je veux l'être toujours, déclara Gilbert.

— Cesseras-tu donc de l'être parce que tu porteras un autre nom ? demanda M. Morel.

Gilbert sembla suffoqué :

— Un autre nom, père ?

— Eh ! sans doute ! Ce simple nom de Morel te convient-il, à toi qui descends, j'en jurerais, d'une grande famille ?

Gilbert déclara énergiquement :

— Ma famille n'a pas voulu de moi, je ne veux pas la connaître ! Ma famille, c'est vous !

— Cesserons-nous d'être de ta famille parce que nous aurons retrouvé ton vrai père, ta véritable mère ?

— Je ne veux pas les rechercher !

— Et je le veux, moi ! s'écria M. Morel. Dieu nous a favorisés autrefois ; il nous favorisera maintenant. Tu as pu passer pour notre fils, même devant la loi, puisque tu as l'état civil de notre enfant mort ; mais je n'ai qu'à retrouver les témoins de ce qui s'est passé au Tréport.

— Père, tu ne recherches rien ! Je m'oppose à toute tentative.

— Puisque tu m'appelles ton père, tu dois m'obéir. Et je te dis que tu appartiens sûrement à une illustre famille ; tout l'indiquait, la noblesse de tes traits, ta fougue, ton admirable courage... Et j'ajoute : à une famille de marins, puisque tu savais à peine t'exprimer, que la mer occupait ta pensée... Enfin, dans ton vêtement, on avait cousu une enveloppe renfermant une grosse somme, deux cent mille francs, je crois, qui est restée entre les mains du maire du Tréport, l'argent que ta famille te donnait pour marcher dans la vie... Ta famille était donc riche !

— De l'argent ? prononça amèrement Gilbert. De l'argent ! c'est tout ce que ma famille me donnait... Ah ! que j'aime mieux votre cœur, mes chers, mes bons amis, mes vrais parents... Vous avez cru que votre devoir vous commandait de me faire connaître ma lamentable histoire.

Eh bien, j'aurais préféré ne jamais la connaître... Mais je vais vous aimer double, maintenant ! Et nous ne nous quitterons plus, jamais ! Sur mon honneur, j'accepte, avec la joie la plus profonde, d'être votre fils, de remplacer le pauvre enfant mort, et je vous jure, solennellement, que je ne consentirai jamais à porter d'autre nom que celui de Mo...

Gilbert ne put achever, Mme Morel lui mettait la main sur la bouche et disait :

— Ne jure pas, enfant ! Tu oublies donc Viviane ? je savais bien ce que je faisais, va, en te dévoilant la vérité. Oserais-tu demander la main de sa fille à M. de Montmoran, maintenant que tu sais que ce nom de Morel n'est même pas le tien ? Oserais-tu tromper à ce point une aussi grande famille ? Ton devoir, comme le nôtre, est de retrouver ton véritable nom ; et nous allons t'y aider de toutes nos forces... Gilbert, pourrions-nous être heureux, te sachant malheureux ?

Gilbert protestait en vain.

Mme Morel l'interrompait sans cesse :

— Tais-toi enfant, et obéis-nous. Nous voulons ton bonheur et nous te ferons heureux, pleinement heureux, malgré toi.

XIII — M. LE MAIRE DU TRÉPORT

M. Perrin, maire du Tréport, était entré, cette année-là, tout vivant dans la gloire, une délibération du Conseil municipal venait de donner son nom au terre-plein, décoré du nom de square, qui domine la ville.

Et le maire, en faisant sa promenade quotidienne sur la jetée, avait pris maintenant l'habitude de se retourner souvent vers l'église, que dépassaient les arbres du square Perrin.

D'ailleurs, tout ce pays, le port, la plage, les rues, étaient son domaine. Monarchie, République, Empire, s'étaient méthodiquement écroulés l'un après l'autre, pour faire place à la République définitive. M. Perrin était resté debout, solide comme un rocher, éternellement maire de sa petite ville.

Cela durant depuis une quarantaine d'années, M. Perrin avait bien le droit de croire qu'il était l'homme indispensable à son pays, au Tréport — à Tréport disent les habitants. — Et personne, à part quelques envieux, ne trouvait à redire, s'il considérait son Tréport comme un petit royaume.

D'ailleurs, sa tyrannie était douce et ne se faisait sentir que lorsque de jeunes têtes demandaient des changements.

Au moment de la saison, M. Perrin était parfois obligé de résister à des innovations que les Parisiens essayaient d'introduire dans le régime de la plage ; il montrait alors son autorité, car il ne voulait rien changer, lui !

Les choses allaient bien depuis quarante ans ; à quoi bon les modifier ?

Mais l'hiver, sa royauté s'exerçait sans conteste ; et M. Perrin pouvait se promener aussi majestueusement, du port au phare, que Louis XIV dans les jardins de Versailles. Et on lui aurait donné à choisir lui eût certainement préféré sa jetée aux plus belles conceptions de Lenôtre.

Rien ne lui troublait la contemplation de son port et de sa mer, avec les bateaux de pêche courant au large, les charbonniers arrivant de Newcastle ou repartant pour l'Angleterre, les navires apportant des bois de Norvège, et tout un nouveau service qui était en train de s'établir, pour l'exploitation des phosphates de la Somme.

Il surveillait tout, paternellement, donnant toujours d'excellents conseils, grondait les moutards qui faisaient l'école buissonnière. Et le « bon jour, M'sieu Perrin ! » qu'il entendait cent fois dans la journée, avec toutes les nuances du respect, le chatouillait très agréablement.

C'était ainsi, tous les jours ; et il recommençait chaque matin avec un nouveau plaisir, sachant d'avance les incidents de sa journée et ne leur trouvant jamais la moindre monotonie.

Aussi fût-il un peu bouleversé quand, un après-midi de janvier, comme il se retournait pour examiner les arbres de son square, il aperçut deux étrangers qui se dirigeaient vers lui.

Il s'arrêta, net.

Des étrangers, à cette époque de l'année, cela annonçait quelque chose d'insolite. Et il les examina avec une sorte d'inquiétude... L'un était un curé, homme de haute taille, qui marchait comme un soldat ; l'autre était évidemment un ancien marin.